

Les Services Secrets Basques pendant la 2^{ème} Guerre Mondiale

(Basque intelligence service during the Second World War)

Durañona Aberasturi, José Antonio de
1, Dufourcq
64500 Donibane Lohitzun

BIBLID [1137-4454 (1997), 14; 147-161]

Dès le lendemain du début de la 2^{ème} Guerre Mondiale, le Gouvernement Basque en exil, offre aux Alliés les services des Basques réfugiés en France. Au fur et à mesure du développement du conflit partout dans le Monde, une étroite collaboration est établie entre les Basques et les Services Alliés d'Intelligence. Nous essayons dans les pages qui suivent, de donner une idée de cette collaboration des Basques au service de la Cause de la Liberté.

Mots Clés: II Guerre Mondiale. Résistance. Services Secrets.

Bigarren Mundu Gerra hasi zen unetik beretik, 1939ko Irailean, erbesteko Euzkadiko Jaurlaritzak Frantzia errefu-xiaturik zeuden euskaldunak Aliatuen zerbitzuan mobilizatzea erabaki zuen. Gero, gerra aurreratu ahala eskaintza hura aliatuen inteligentzia zerbitzuekiko lankidetzara estu bilakatu zen. Ondoko orrialdeetan, euskal "diaspora" hark Aliatuen alde burututiko zerbitzuak oroitatzeko saiatzen gara.

Giltz-Hitzak: II. Mundu Gerra. Erresistentzia. Zerbitzu Zekretuak.

Desde el primer momento que sigue a la apertura de las hostilidades de la 2ª Guerra Mundial, en septiembre de 1939, el Gobierno de Euzkadi en el exilio, decide la movilización de los vascos refugiados en Francia, al servicio de los Aliados. Posteriormente, y a medida del desarrollo de la contienda este ofrecimiento se convierte en una estrecha colaboración con los servicios aliados de Inteligencia. En las páginas que siguen tratamos de recordar los servicios que la "diáspora" vasca prestó a la Causa Aliada.

Palabras Clave: II Guerra Mundial. Resistencia. Servicios Secretos.

Nere lagun onari, "NICOLAS" eta bere laguntzaleari, hil dirana, nere omenaldi, bihotz bihotzez.

EGILLARI.

Jaun, Andreok. Adixkide maiteok.

Mesdames, Messieurs, Chers Amis.

Tout d'abord, je tiens à remercier l'aimable invitation d'"EUSKO IKASKUNTZA" pour venir devant vous, vous parler des "SERVICES SECRETS BASQUES", pendant la IIème Guerre Mondiale. Je vous remercie de me donner l'occasion d'affirmer publiquement que les Basques n'ont pas été des "mercenaires" au service d'une puissance étrangère, comme certains commentaires malveillants l'ont laissé entendre. Les membres du Service Secret Basque étaient des "gudaris" sans uniforme qui suivaient les instructions de leur Gouvernement légitime en exil; ils se considéraient comme n'importe lequel des ressortissants des Pays en guerre contre l'Axe.

Permettez-moi de faire l'historique de cette collaboration.

En Octobre de 1939, le Lendakari AGUIRRE, en tant que Président du Gouvernement Basque, exilé alors à Paris, avait invité ses ressortissants réfugiés en France, à signer un "ENGAGEMENT VOLONTAIRE POUR LA DUREE DES HOSTILITES", par le canal d'une Association dite "LES AMIS DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE".

Dès que les engagements ont été centralisés à Paris, ils ont été transmis aux Autorités Françaises; celles-ci, tout en remerciant le Lendakari AGUIRRE de ce geste, lui ont fait savoir qu'en ce moment-là la France n'avait pas besoin de soldats, mais des bras dans les usines de guerre.

Une mission basco-française de liaison avec le Ministère de l'Armement est bientôt établie à Paris.

Rapidement des accords sont intervenus: les Basques résidant dans les Basses Pyrénées et les Landes seraient dirigés vers l'Arsenal de Tarbes et son annexe –alors en construction– de Lannemezan.

Les Basques résidant dans les Départements de la Méditerranée, seraient dirigés vers la Cartoucherie de Toulouse.

C'est ainsi que plusieurs centaines de Basques furent incorporés dans les usines d'armement, suivant le désir exprimé par le Gouvernement français.

L'ampleur de cette collaboration, les magnifiques résultats obtenus d'une main d'oeuvre pleine de bonne volonté ont été très importants. Le Colonel Directeur de l'Arsenal en a rendu témoignage dans un document confidentiel adressé au Ministère de l'Armement à la fin de l'hiver 1939-40 et dont le Lendakari AGUIRRE a pu en avoir connaissance. Mai 1940. La débacle! Internement dans le Camps de Gurs des dirigeants des organismes qui s'occupent de l'attention des réfugiés basques.

Juin 1940. Notre situation devient catastrophique. Les usines se ferment et la débâcle se impose fuyant des allemands et surtout de la police espagnole qui sûrement viendrait avec eux. Un bon groupe de Basques réussit à gagner l'Angleterre, embarquant à Donibane

Lohitzun –clandestinement– dans un convoi de troupes polonaises. Le reste se camoufle comme on peut, beaucoup gagnent la “zone libre” croyant être plus en sûreté.

Entretiens, l'exode du Lendakari AGUIRRE, détaillé dans son ouvrage de “GERNIKA A NEW YORK EN PASSANT PAR BERLIN” nous a laissé orphelins; c'est le cas de le dire, sans direction politique, soumis dans une situation d'angoisse concernant notre avenir et celui de notre peuple.

En ce qui me concerne –et excusez-moi qu'à partir de ce moment je passe à en parler dans la première personne– car je vais essayer de vous donner une idée de ce que j'ai vu et vécu. Il y a eu aussi d'autres Basques qui ont rendu des services aux Alliés et dont nous avons eu des échos à la Libération, ils méritent notre respect et notre admiration, mais dont je n'en parlerai pas car je n'ai connu leurs exploits que d'ouï dire.

A l'époque je travaillais à Paris, clandestinement, car je n'avais pas de carte de travail me permettant d'exercer le travail de comptable. Un bon jour je reçois un coup de téléphone dans mon bureau. C'étaient deux compatriotes –deux frères– qui voulaient parler avec moi et m'invitaient à déjeuner avec eux. Je savais uniquement que depuis notre sortie du Camp de Gurs, ils étaient devenus exploitants agricoles dans les Landes, essayant de vivre le plus discrètement possible.

Nous avons déjeuné dans un restaurant des Boulevards et dans la conversation ils ont fini pour me découvrir le but de leur voyage à Paris, en me montrant un “bristol” sur lequel j'ai reconnu l'écriture du Lendakari AGUIRRE, qui priait au lecteur de cette missive de se mettre aux ordres du “porteur”, qui avait toute sa confiance.

Ma joie a été immense, en apprenant que le Lendakari vivait, était sauf, et que la liaison avec lui avait pu être rétablie.

C'était –si mes souvenirs sont exacts– au début de l'année 1943. En effet, dès que le Lendakari a repris sa liberté, il a renouvelé auprès des Alliés, l'offre qu'il avait faite en Septembre 1939 au Gouvernement français, mettant son peuple au service de la Cause de la Liberté. Cette fois-ci le contact était établi avec les U.S.A.

Le Lendakari offrait les services de toute la “diaspora” basque et non seulement des ceux qui étaient restés en France.

C'est ainsi que des invitations similaires à celle que je venais de lire, avaient été adressées aux Basques du Mexique, du Chili, de l'Argentine, de la Colombie, du Venezuela, etc. etc.

C'était donc la mobilisation générale du peuple basque, car même à l'intérieur de la Péninsule Ibérique, et notamment à Hegoalde, s'établissait cette liaison avec les alliés.

Je n'oublierai jamais l'honnêteté des envoyés, qui après que j'eus donné mon accord pour servir à leurs ordres, eurent le geste de me faire réfléchir sur les conséquences, peut être fâcheuses, de mon engagement, les risques à courir en cas d'arrestation, les tortures, etc. etc.

Cela se passait sur un pont de la Seine, entre l'île de la Cité et le Quartier Latin. Devant mon accord, ils me confiaient la tâche d'organiser un groupe de Basques de Paris, chargé d'obtenir des renseignements militaires sur les mouvements de l'armée allemande. J'avouais à mes amis ma totale ignorance du “métier d'espion”, mais que je promettais de faire de mon mieux pour m'acquitter de cette tâche. Ils me donnent rendez-vous le week-end suivant, dans leur ferme des Landes, où ils me fourniraient mes premiers éléments de formation du parfait espion.

Vraiment, il s'agissait de documents modèles, imprimés sur papier bible, avec des caractères microscopiques, nous donnant toute sorte d'explications concernant ce que les Alliés voulaient savoir sur l'ordre de bataille allemand en France.

Je passe sur les détails, mais c'était vraiment le "vademeccum" du parfait petit espion.

J'ai soumis à mes amis mes idées sur le groupe de mes éventuels collaborateurs; leurs noms ont été agréés, car il était interdit de contacter des personnes étrangères à notre communauté, ou même des compatriotes, sans l'avis de NICOLAS, le chef du service.

Depuis le premier moment il m'a été dit et redit, qu'une des bases pour pouvoir mener à bon terme notre tâche était l'homogénéité de notre service; interdiction de contacter ou d'accepter des demandes de collaboration d'autres réseaux, ni de s'engager, par exemple, dans l'accueil des aviateurs alliés ou les convoyer jusqu'à la "muga". D'autres services existaient et fonctionnaient à l'entière satisfaction des alliés.

Notre tâche était exclusivement le renseignement d'ordre militaire. Et bien entendu toute notre activité était "TOP SECRET" Dès mon retour à Paris, j'invite à dîner à un compatriote de toute confiance, à qui je transmets ce qui m'a été confié; il me répond présent, enthousiasmé à l'idée du contact avec le Lendakari et il se charge de préparer le contact avec d'autres compatriotes de toute confiance. Il me sera difficile d'oublier cette réunion chez l'un d'entre eux, tous plus âgés que moi et ayant eu des responsabilités dans le Gouvernement Basque en exil. Ils acceptent, sans discussion, de collaborer avec moi. Tous les trois étaient mariés et deux d'entre eux pères de famille nombreuse. Ils s'engageront dans le Service sans demander aucune contrepartie, sûrs et certains qu'ainsi ils servaient indirectement la Cause de la Liberté de leur Patrie Euzkadi. Tous les trois sont aujourd'hui décédés.

Je deviens donc instructeur de mes amis à qui je fais parvenir la documentation que j'avais apportée des Landes.

Au bout de quelques jours les renseignements commencent à me parvenir; les allemands avec leur souci de l'ordre, avaient disposé un peu partout et surtout dans les carrefours, autant dans les villes qu'à la campagne, de petits fanions, carrés, ronds, ovales, rouges, verts, noirs, avec feuilles, sans feuilles, etc. etc. que pour le profane ne disaient rien, mais que dans les instructions reçues des Alliés, nous permettaient d'identifier l'unité dont il s'agissait et ses mouvements, relevés, etc.

Je me souviens qu'à la Place de l'Opéra à Paris était la Kommandantur de la Région Parisienne, chargée des services administratifs de l'Armée d'Occupation dans cette zone.

Des grands tableaux étaient remplis de ces indications, ce qui permettait de connaître les unités établies autour de Paris. J'y passais quatre fois par jour, faisant un exercice de rétention dans ma mémoire, ce qui me permettait le soir de faire l'inventaire des unités parties ainsi que des arrivages de nouvelles troupes.

Pour nous tout cela était du "latin", mais les analystes qu'allaient recevoir ces petits renseignements, pouvaient ainsi reconstituer –avec d'autres renseignements similaires– le "puzzle" de l'ordre de bataille de l'armée allemande en France.

Réunis les renseignements de la semaine, il fallait les faire suivre au P.C. des Landes. Ici la question devenait plus difficile, aucun de mes amis ne pouvait pas se déplacer, car résidant à Paris ils pouvaient difficilement justifier les motifs de ces voyages. J'étais le seul à pouvoir le faire, car ayant conservé ma carte d'identité avec résidence à Biarritz, je pouvais la présenter aux contrôles allemands sans difficulté et même aller à la zone cotière interdite.

Ainsi j'ai commencé à me déplacer les week-ends, deux nuits de chemin de fer, à l'allée avec notre "moisson" hebdomadaire, au retour avec de nouvelles instructions et de demandes d'explications sur antérieurs renseignements, ce qui nous faisait comprendre que nos "papiers" étaient épluchés et analysés par les services alliés. Lorsque j'ai dû quitter Paris, par manque de travail et en conséquence sans couverture qui pouvait justifier ma présence, mes amis

"parisiens" ont continué leur travail initié. Le courrier était alors assuré par une brave "emakume" agée, navarraise, qui faisait le voyage nocturne Paris-Dax et retour avec un dévouement total.

C'est pendant mes voyages au P.C. des Landes que je fus, petit à petit, mis dans le secret des "dieux", afin de pouvoir remplacer NICOLAS en cas de "pépin".

J'appris donc l'organisation du courrier. Celui-ci marchait "comme une lettre à la Poste".

La Centrale des Landes recevait notre courrier, celui de Bordeaux, dont nous en reparlerons plus loin, celui de la Côte Basque et même ce lui qui était recueilli par nos compatriotes résidant dans les Hautes Pyrénées et qui franchissait la ligne de démarcation grâce à un brave navarrais travaillant du côté de Tarbes, mais ayant domicile à Garazi.

La marche du courrier était la suivante:

Chaque semaine, le mercredi, les Alliés remettaient à nos amis de Donostia le "courrier" pour la France, instructions, analyses, encouragements, nouvelles demandes d'informations, etc. etc.

Le courrier était acheminé dans l'après-midi jusqu'à quelque part entre Bera et Etxalar, où était pris en charge par le "premier relais".

Celui-ci le portait, dans la nuit, jusqu'à une ferme de Sara où l'attendait le deuxième "relais", qui partait à l'aube, par des "chemins de terre" jusqu'à Arrangoitz (Arcangues) ou l'attendait le troisième "relais".

Celui-ci était une brave petite bonne femme, qui gardait le courrier dans l'intérieur de son corps et prenait son vélo chargé des légumes de son jardin destinés à être vendus dans le marché du jeudi à Bayonne.

L'arrivée à Bayonne avait lieu Place St. André, dans la porte du Café des Pyrénées; deux solides gaillards de nos Services l'attendaient pour l'aider en cas de besoin. La bonne femme prenait le chemin de la rue Pannecau et ici, dans un immeuble dont j'ai oublié le numéro, montait à un étage où elle était reçue par une dame faisant fonction de Secrétaire de NICOLAS et qui tapait à la machine les notes manuscrites reçues des différents groupes et ramassées dans le P.C. des Landes.

La bonne femme passait aux toilettes et d'ici elle sortait avec paquet à la main le courrier parti de Donostia la veille.

Vers 17 heures elle revenait rue Pannecau où la comédie inverse avait lieu; remise du colis, visite aux toilettes et départ pour Arrangoitz, où le deuxième "relais" avait fait la sieste et frais et dispos allait rejoindre sa ferme saratar où l'attendait le troisième "relais" qui partait la nuit par Atxuri (Peña Plata) à destination de la ferme navarraise où se trouvait celui qui devait le convoier jusqu'à Donostia.

Toujours, moins de 24 heures du départ de Bayonne, le courrier était entre les mains des Alliés à Donostia qui le dépouillaient immédiatement.

Et toutes semaines, pendant plusieurs mois, le courrier basco-allié fonctionnait avec la régularité d'un service officiel. On n'a pas eu à déplorer aucun "pépin".

Mais au cas où cela se serait produit, le Service avait en réserve une autre ligne via Les Aldudes et plus tard une troisième liaison via Txingudy et la Bidassoa.

Comme je l'ai déjà indiqué, le P.C. des Landes recevait, entre autres le courrier venant du groupe de Bordeaux, celui-ci était de beaucoup le plus important et le plus volumineux, fruit du travail d'un groupe de Basques, anciens "gudaris" et officiers d'Euzko GUDAROTZTEA qui avaient trouvé du travail dans les chantiers de l'Organisation TODT, chargée de la construction des lignes de protection de la Côte Atlantique et principalement de la Base sous-marine de Bordeaux-Bassens.

Ceci mérite un chapitre séparé.

Parmi ces travailleurs se trouvait un garçon très débrouillard, qui avait réussi à quitter les chantiers pour travailler dans un bureau. Il a été nommé Chef du Groupe du Service à Bordeaux, car grâce à son poste il pouvait se déplacer dans les chantiers et être ainsi en rapport avec le reste du Groupe, sans attirer l'attention; d'autre part ce poste lui permettait d'obtenir que d'autres garçons du groupe pouvaient être affectés à des travaux moins pénibles, car plusieurs d'entre eux avaient des professions libérales ou étaient des employés de bureau, tout a fait étrangers aux techniques du coulage du béton.

Après le travail, le Groupe se réunissait dans l'arrière cuisine d'un petit restaurant "La Boule d'Or" sis en face de l'Ecole de Santé Navale, Cours de la Marne. La, chacun apportait la "moisson" des renseignements recueillis pendant la journée. Mouvement des sous-marins dans la Base de Bassens, arrivées, départs, navires en chantier ou en repos, difficultés rencontrées par les services allemands de réparations pour se procurer certaines pièces de rechange, dates approximatives de la mise en route des navires en réparation, caractéristiques de ceux-ci, lettres et numéros d'identification, etc.

Ainsi on préparait dans la soirée le courrier qui devait être acheminé vers les Landes et postérieurement sur Bayonne.

Et ici, comme à Paris, les difficultés commençaient pour pouvoir justifier les déplacements de nos amis.

Des fois ils arrivaient à obtenir des fausses permissions de l'Organisation TODT, permettant au porteur de rejoindre "sa famille" sur la Côte Basque. D'autres fois le courrier était confié à des étudiants basques qui, en fin de semaine, rentraient chez eux dans le Pays Basque.

Finalement ils se sont débrouillés avec les moyens de bord; un membre du groupe, ancien coureur cycliste amateur a mis ses qualités sportives au service du courrier; il démontra le cadre de son vélo et à l'intérieur des tubes le courrier en parfaits cylindres y trouva sa place, on remontait le cadre et le tour était joué.

Notre ami, profitant de ses jours de congé, prenait son vélo de bon matin, comme s'il irait s'entraîner sur les routes des Landes et ne s'arrêtait qu'en arrivant chez NICOLAS. Et dans la même journée, avec le même système, il assurait le retour du courrier, montant vers Bordeaux, sans que personne puisse se rendre compte de son absence. En tout un "entraînement" de 300 kms.

Un jour, lors d'un bombardement de la Base de Bassens, un de nos amis, ancien Commandant d'Euzko GUDAROTZTEA est atteint par l'onde expansive d'une puissante

bombe qui le lance à plusieurs mètres de distance, d'ou il est recueilli en état de coma, sans présenter aucune lésion visible, et dirigé vers la morgue.

Le soir, consternation dans le Groupe qui se cotise pour acheter le lendemain un bouquet de fleurs et s'occuper de ses obsèques. Quelle serait leur surprise lorsque arrivant à la morgue et regardant la liste des victimes exposée à l'entrée, ne trouvent pas le nom de leur camarade; renseignements pris on leur indique que leur camarade n'était pas encore mort en arrivant à la morgue et qu'il avait été dirigé sur un Hôpital de Bordeaux où ils le retrouvent quelques heures plus tard.

Notre héros se tire rapidement d'affaire et il se présente à nouveau chez TODT pour être réembauché et y gagner sa vie. Mais il est touché et il ne peut pas faire aucun travail de force.

Alors le Chef du Groupe se débrouille, comme il sait le faire, et arrive à obtenir que notre ami soit réembauché comme garçon des courses ou similaire dans les bureaux.

L'Organisation TODT avait centralisé à Bordeaux les services administratifs de la Côte Atlantique; la paye des ouvriers était envoyée aux différents chantiers par le moyen d'un employé du service, porteur de l'argent et des documents, feuilles de paye, etc.

Notre ami, le Chef du Groupe, apprend dans les bureaux qu'à deux reprises, le "porteur" porteur de la paye, une fois un hollandais, une autre un polonais, avaient disparus "corps et biens".

Alors, il essaie de jouer une carte, suggérant à ses supérieurs, que la paye de la Côte Basque soit confiée à notre "héros", qui ne faisait rien dans les bureaux.

Notre ami était considéré dans les bureaux de l'Organisation TODT comme un garçon sérieux et le service comptable décide de lui faire confiance, lui remettant le courrier de la Côte Basque et notre ami devient le "vaguemestre" chargé de la liaison avec le Bureau de la TODT de Bayonne.

Pour notre service c'est une aubaine, dorénavant le courrier du service arriverait directement à Bayonne, dans la sacoche de la TODT, escorté par un vieux soldat allemand. Mais il restait à organiser la réception du courrier en Gare de Bayonne, d'un vieux train omnibus, avec des wagons en bois et NICOLAS avait décidé d'envoyer à la Gare un petit commando destiné à récupérer le courrier. En principe, le "porteur" devait laisser le courrier aux pieds du premier élément du commando posté dans la porte d'accès au quai, par contre, si le "porteur" considérait pouvoir garder le courrier sans danger, il devait faire un clin d'oeil, comme au "mus", signifiant qu'il avait la voie libre pour porter le courrier lui-même à la rue Pannecau, où l'attendait NICOLAS.

En cas de difficulté, il laissait le petit paquet qui serait ramassé par le premier membre du commando, qui devrait le faire passer au deuxième et celui à un autre, moyennant des passes, comme au rugby, jusqu'à aboutir au dernier, qui, se trouvant dans la porte de sortie de la Gare, devait partir en courant pour se perdre dans le quartier Saint Esprit. Celui-ci était un jeune labourdin, étudiant de Médecine de Bordeaux et à l'époque Président des Etudiants Basques de Bordeaux, celui qui par la suite deviendrait Député-Maire de Kanbo, mon inoubliable ami le Dr. Michel Labéguérie. Au fur et à mesure que les semaines passaient et que les renseignements glanés par les différents groupes augmentaient, les demandes des Alliés sur des points très concrets augmentaient aussi.

Une de ces demandes était de ramasser des échantillons de sable de toutes les plages de la Côte Basque, depuis la Barre de Bayonne jusqu'à la Bidassoa. Toute notre équipe de

la Côte Basque se mit avec ardeur à recueillir ces échantillons, ce que, à la fin, représentait un certain nombre de kilos. Cette ardeur dans la tâche était due à ce que les Alliés envisageaient un débarquement sur la Côte Basque. On espérait qu'un débarquement sur la Côte Basque entraînerait automatiquement la déchéance du dictateur espagnol.

Nous étions dans l'erreur.

Une autre demande de nos amis Alliés, était destinée à notre groupe de Bordeaux et c'était la suivante: les troupes alliées qui débarqueraient quelque part sur la Côte At lanti que progresseraient rapidement vers le Sud, avec l'idée de neutraliser le plus vite la Base sous-marine de Bassens.

Connaissant par nos courriers que nos amis bordelais dominaient la situation, ils nous ont demandé de préparer des petits plans de Bordeaux et de ses environs, indiquant la voie la plus rapide, une fois traversée la Garonne, pour se présenter devant les installations de Bassens.

Nos amis se sont mis immédiatement au travail et chaque soir ils ont commencé à dessiner des petits plans qui devraient être enterrés sous certains bornes kilométriques de la R. N. n° 10, depuis St. André de Cubzac jusqu'à Bordeaux.

Une fois de plus, un autre problème se présentait pour eux, car ils ne pouvaient pas quitter les lieux de leur travail sans une justification.

Qu'à cela ne tienne, rapidement un sympathique garçon, aujourd'hui aitatxi octogénaire, pris sur lui la décision de se faire brûler, pendant son travail, son bras gauche avec un chalumeau; immédiatement l'arrêt de travail lui est accordé et voilà qu'il avait devant lui quelques jours de permission, payés par l'Organisation TODT. Dès le lendemain il prend son vélo et il part sur la R.N. n° 10 ayant bien soin de noter les bornes où il déposait les plans, afin de pouvoir communiquer ces points aux Alliés. Il se pourrait qu'encore de nos jours ils existent de ces dépôts cachés dans les bas côtés de la route, car personne est venue les relever, les Alliés ayant arrêté leur progression dans la Loire.

Une autre demande, saugrenue pour nous, était la collection des cartes routières de la France editées par MICHELIN. Impossible de croire que les services alliés n'en disposaient pas. Pour nous, réussir cette demande relevait de l'exploit. Les allemands ayant interdit l'édition, la vente et la distribution de ces cartes routières.

Finalement, nous avons pu obtenir la collection grâce aux bons offices d'un ami catalan, courtier en librairie, qui les a achetées au prix fort, très fort, car il n'a pas perdu son temps, chez un libraire de vieux du Quartier Latin.

Et j'en passe, car je ne connaissais pas toutes les demandes reçues par notre Centrale. Malheureusement, toutes les demandes spécifiques reçues des alliés n'ont pas pu être exécutées, car elles dépassaient, soit nos compétences, soit notre rayon d'activité.

Les alliés étaient fort intéressés par l'eau lourde" et sur les travaux que des savants français, dont ils nous ont donné les noms, étaient en train de faire sur cette matière.

Ils étaient tellement intéressés qu'ils nous ont autorisé à employer n'importe quel moyen pour obtenir ces renseignements; nous n'avions qu'à demander et ils nous fourniraient les moyens nécessaires. Malheureusement, nous avons été incapables d'arriver jusqu'aux laboratoires et nous l'avons fait savoir à nos commettants. Tout à l'heure j'ai fait allusion à nos compatriotes résidant dans la zone dite "libre", entre Pau, Tarbes, Lourdes et les villages des environs. Ils ont formé leur groupe sous la direction de celui qui deviendrait par la suite le

“Lendakari zarra”, Monsieur de Leizaola, à l'époque professeur au Collège de Bétharram. La liaison avec la Centrale a pu être établie grâce au dévouement d'un basque d'Iparralde, qui travaillait à Tarbes, mais qui traversait toutes les semaines la “ligne” pour passer le week-end en famille à Garazi. D'ici le courrier était acheminé facilement jusqu'à Bayonne.

Finalement, la Libération de la Côte Basque arrivait un jour du mois d'août de 1944. je n'oublierai jamais le dernier courrier adressé aux Alliés à Donostia, dans la joie d'avoir pu sauver notre peau.

Une étape de nos Services était terminée, mais nous nous trompions, car la guerre continuait encore et les Services existaient toujours mais de façon différente.

Le Bataillon Basque “GERNIKA” commençait à s'organiser et ce sont les hommes des Services qui ont contribué dans l'ombre à sa mise en place. Je conserve encore, parmi mes papiers de l'époque, des “Ordres de Mission” du Bataillon, me permettant de me déplacer dans la zone frontalière, au titre de “sergent recruteur” du Bataillon.

Un jour je reçois, chez ma mère à Biarritz, où j'habitais alors, un avis urgent de joindre NICOLAS à Bayonne. Je prends le B.A.B., en me demandant ce qui pouvait vouloir mon ami.

Dès le premier moment je suis frappé par la gravité de son visage et le sérieux de ses paroles.

En effet, la situation était très grave; de Bordeaux un messager est arrivé annonçant que notre ami le “débrouillard” avait été arrêté par les communistes et enfermé dans une “cheka” dont on ne sortait pas vivant.

Il fallait obtenir rapidement sa liberté. Mais comment? De l'avis de NICOLAS il n'y avait qu'une solution, faire intervenir l'Armée américaine. Mais comment? Où étaient-ils les américains?

A force de réfléchir, on s'est rappelé avoir entendu qu'un détachement de l'US Army était à Hendaye et on m'a expédié à Hendaye par le premier train.

Arrivé à Hendaye, pas de trace des américains. Finalement, je me décide à aller voir un brave compatriote qui travaillait dans une Maison de Change et que je savais que je pouvais compter sur sa discrétion. Ce bonhomme me confirme qu'en effet il y a eu un détachement américain à Hendaye, mais que, depuis quelques jours, il ne les voyait pas passer devant son Bureau. A ma demande il me donne l'adresse d'une villa où ils résidaient.

Le renseignement était flou, mais j'y vais. Je finis pour trouver la villa qui semblait répondre aux signes extérieurs qui m'avaient été communiqués par mon ami.

Je frappe et à ma grande surprise, je suis reçu par un petit soldat américain (le premier que je voyais), philippin et qui parlait l'anglais aussi mal que moi. Il me confirme qu'effectivement un détachement de l'US Army, d'un Service créé pour remplacer l'administration de Vichy des territoires libérés avait séjourné peu de temps à Hendaye, d'où il était parti devant le refus des autorités françaises de leur permettre le contrôle de la frontière.

Il finit pour me donner l'adresse d'un hôtel à Toulouse, où étaient repliés ses chefs et où il devait se rendre des qu'il aurait terminé d'emballer les documents qu'ils avaient laissés à Hendaye.

Je retourne à Bayonne avec ces maigres informations et l'ordre m'est donné par NICOLAS de me rendre à Toulouse et, sans passer chez moi, je prends un train à Bayonne pour

Toulouse. J'arrive à Toulouse en pleine nuit, avec un éclairage réduit, dans une ville que je ne connaissais pas et je finis pour trouver un hôtel minable près de la Gare.

Dès le lendemain matin, de bonne heure, je me mets en route vers le centre ville et j'arrive devant un grand hôtel dont j'ai oublié le nom 50 ans après.

Je demande à parler avec un officier du "Service Civil". Au bout de quelque temps, je suis reçu par un jeune officier canadien, parlant français et la première question qui me pose est de savoir si j'avais pris mon petit déjeuner. Devant ma réponse négative il me conduit au mess des officiers, où je fais un petit déjeuner pantagruélique, "à l'américaine", comme il y avait des années que je n'avais pas eu l'occasion d'en faire.

L'officier me quitte et au bout de quelque temps il réapparaît, sans doute il est allé vérifier mes dires et il m'invite à le suivre dans une voiture qui démarre vers les quartiers nord de Toulouse.

On s'arrête en pleine campagne, devant une très belle propriété, un château, où je suis surpris par la quantité de véhicules qui étaient garés, surtout de petits modèles, légers, neufs pour moi, c'étaient les fameuses "Jeeps".

Je suis introduit dans un salon, où je raconte, devant plusieurs gradés, le but de ma visite. Et je leur prie de faire rapidement quelque chose, d'intervenir pour sauver la vie de mon ami.

Pour la première fois dans ma vie, j'entends "jurer" en américain, je ne comprends pas ce qu'ils disent, mais je vois, à leurs gestes que des gros mots éclatent.

Ils finissent pour me dire que ce qui arrive à notre ami, c'est parce que les unités débarquées en Normandie, ont arrêté leur course vers le Midi, en arrivant à la Loire. Eux appartiennent aux unités ayant débarqué en Provence et dont la limite d'action s'arrêtait à Toulouse.

J'ai aussi compris que ma demande n'était pas la première qui se présentait à eux. On m'invite à déjeuner et... "rebérote" un bon menu et meilleurs vins.

Après le café on me demande ce que je comptais faire. Je réponds qu'une fois établi le contact avec eux, je n'avais plus rien à faire à Toulouse et sachant qu'un train partait à 16 h.30 pour Bayonne, je leur priaient de bien vouloir me faire conduire jusqu'à la Gare Matabiau.

Immédiatement ils avancent une des petites voitures; 3 officiers y prennent place et moi dans le quatrième siège; un grand drapeau américain est déployé sur le capot et nous voilà en route vers Toulouse.

En arrivant à la Gare Matabiau, je leur en remercie et je essaie de prendre congé, mais ils me disent qu'ils allaient m'accompagner; heureusement, car moi, innocent, j'ignorais que la Gare était occupée par les "guerrilleros" communistes espagnols, de l'unité RECONQUIS-TA D'ESPAGNE, qui attendaient un train qui les amènerait jusqu'à la frontière pour y commencer la reconquête d'Espagne par la vallée d'Aran.

Ils étaient tous allongés par terre, dormant, et nous avons dû passer par dessus leurs corps, pour arriver jusqu'au quai. Ici les officiers m'ont accompagné jusqu'au wagon et ils n'ont pas bougé jusqu'au départ du convoi. En ce moment, tous les trois, figés au "garde à vous", m'ont salué militairement avant de faire demi tour.

J'ignorais leur grade, ce n'est que plusieurs mois plus tard que j'ai appris que leurs rosettes dorées étaient le grade de Commandant.

48 heures plus tard nous arrivait de Bordeaux la bonne nouvelle de la libération de notre ami; l'intervention américaine avait été efficace. Quelque jours plus tard, je reçois l'ordre de gagner Paris, pour prendre le poste de Secrétaire Général de la Délégation d'Euzkadi.

Je reçois des instructions très précises sur mon rôle et la conduite à suivre. Un émissaire des autorités nationalistes de Hegoalde fait le voyage par "chemins de terre", pour me transmettre ces instructions.

Mon poste de Secrétaire Général devait être une couverture pour garder le contact avec les Alliés, américains, français et anglais. D'autre part, je devais "nettoyer" rapidement les locaux de la Délégation où s'étaient installés, depuis la Libération de Paris, faute d'autres locaux, les services de l'UNION NACIONAL ESPAÑOLA, organisme qui camouflait les activités du Parti communiste espagnol. Petit à petit, au bout de quelques jours, tous ces buts ont été atteints.

Je prends contact avec les différents services alliés qui ont été en rapport avec nous pendant l'occupation.

Bientôt mes rapports avec les anglais cessent. Mon contact, Secrétaire d'Ambassade, était uniquement intéressé par des problèmes politiques, éventuelle succession de Franco, etc. Ce n'était pas de mon ressort et je me suis mis en rapport avec un de nos collègues de la Délégation, chargé de ces problèmes, pour qu'il continue ces relations.

C'est principalement avec les Services français que j'avais affaire. C'est ainsi que j'ai connu les différents Chefs du Service Péninsule Ibérique, avec tous j'ai entretenu des rapports très cordiaux. Courait l'année 1946, c'était l'époque des décorations pour faits de Résistance. L'officier français avec qui j'étais en rapport, m'a signalé un jour que son Gouvernement aimerait décerner des décorations aux membres du Service Secret Basque, ayant eu des activités clandestines pendant l'Occupation.

La décoration à nous remettre c'était la médaille de la RECONNAISSANCE FRANCAISE. Je lui en remerciait et lui promis de faire suivre cette invitation pour suite à donner.

J'ai transmis la nouvelle à NICOLAS et rapidement m'a été remise une liste de 26 compatriotes ayant travaillé dans les Services en France.

Mais, en recevant cette liste et en y parcourant tant de noms connus, d'autres encore inconnus pour moi, je me suis mis à réfléchir sur un des paragraphes qui ont ouvert cette causerie.

Nous n'étions pas de mercenaires courant après des médailles, des croix ou d'autres récompenses, nous, nous n'étions que des "gudaris sans uniforme", ayant été mobilisés par notre Gouvernement légitime en exil, pour servir la Cause de la Liberté.

A mon avis, si une décoration devait être décernée, le seul qui la méritait était le Lendakari AGIRRE, c'est lui qui avait mobilisé son peuple.

J'ai soumis ces réflexions à NICOLAS, qui s'est montré d'accord avec moi; lui non plus n'avait aucun penchant pour les médailles, mais il avait cru, par courtoisie envers les français, de faire la liste demandée.

Ainsi, il m'autorisa à remercier à nouveau l'offre reçue et à suggérer que, pour les motifs déjà exposés, nous croyions que c'était le Lendakari celui qui, au nom des Basques, devait recevoir la décoration et, compte tenu de son rang, nous demandions pour lui la Légion d'Honneur.

Mon interlocuteur promit de faire suivre ces manifestations à ses supérieurs. Quelques semaines plus tard, nous nous rencontrons à nouveau et mon "colleague" me dit que son Gouvernement ne pouvait pas donner suite à notre proposition, qui serait un acte politique! Mais revenons en arrière. Printemps 1945, après la Bataille de la Pointe des Graves, le Bataillon GERNIKA est au repos dans la banlieue de Bordeaux. Nos gudaris piaffent d'impatience, voulant faire d'avantage.

C'est alors que le Lendakari AGIRRE, encore aux USA, obtient des alliés, exactement de l'US Army, la création d'un groupe d'élite, entraîné par des Marines américains et composé de Basques volontaires.

Je reçois des instructions pour me mettre en contact avec un Officier de l'O.S.S. (Office of Strategic Services), chargé de l'opération, en vue de mettre au point les modalités d'incorporation des volontaires.

Le but du Lendakari, toujours avec la vue et la pensée dans notre Patrie, était que, logiquement, après la débacle hitlérienne, les jours de Franco étaient comptés. Il voulait disposer d'un noyau embryon de la future "ERTZAINZA", bien entraîné et susceptible à son tour pour que chacun de ces hommes puisse instruire de petits groupes dans chaque village ou dans les quartiers des grandes villes, susceptibles de garantir l'ordre public, pendant les journées difficiles de l'éventuelle transition, empêchant que des extrémistes puissent s'emparer de la rue.

Cette opération était considérée "TOP SECRET". A Paris j'étais le seul à la connaître. Je ne devais pas en parler, même à mes collègues de la Délégation; le Lendakari AGIRRE s'étant réservé d'informer, le moment venu, au Vice-Président LEIZAOLA.

Nos volontaires étaient sélectionnés dans les rangs du Bataillon GERNIKA, la plupart étaient des nationalistes du P.N.V., mais il y avait aussi des socialistes; en outre, il y avait aussi un groupe assez important qui avait traversé, clandestinement, la "muga" faisant partie des groupes de la Résistance Basque à Hegoalde.

La veille de leur arrivée, je recevais l'avis, et le lendemain, de très bonne heure, j'attendais le petit groupe en Gare d'Austerlitz; nous la contournions en entier jusqu'à arriver aux quais de la Seine et à quelques mètres de la Gare, discrètement arrêté, un camion à ridelles de l'US Army nous attendait. Faites les présentations à l'officier américain, le camion partait pour une destination, pour moi, inconnue.

Ainsi, par petits groupes de 8/10 hommes, ils arrivaient par le train d'Hendaye jusqu'à former le contingent prévu. Je continuais sans savoir où ils étaient concentrés. La discipline était rigoureuse. Le courrier était censuré, mais le censeur était moi; l'officier américain de liaison me remettait les lettres des "gudaris"; il fallait veiller à ce qu'aucune indication sur le lieu où ils se trouvaient, ou ce qu'ils faisaient, ne puisse pas être signalée.

Au retour, les lettres des familles étaient adressées: 11, Avenue Marceau, au siège de la Délégation d'Euzkadé, où à nouveau le courrier était ouvert et lu avant de le remettre à l'officier américain qui le faisait suivre au campement.

Mais j'ignorais toujours où se trouvait le camp d'instruction de notre groupe.

Un jour, on me prévient qu'on a désigné un Aumônier pour le Groupe et qu'il arriverait le lendemain, par le train du matin; je devais contacter l'officier de liaison pour fixer les modalités de l'acheminer au campement.

C'était un dimanche matin. L'aumônier, aujourd'hui décédé, était un jeune prêtre, très aimé par nos jeunes. Nous avons collaboré pendant la "drôle de guerre" à Tarbes et à

Lannemezan, où il avait déployé son ministère. Plus tard, il a été l'aumônier du camp de Gurs. Pendant l'occupation, il avait sauvé la vie, dans la zone des Landes et Pau, aux juifs persécutés par les nazis, en les cachant dans des couvents ou Instituts religieux.

J'accompagnai l'Abbé à l'église de St. Pierre de Chaillot, pour célébrer la Messe, après le petit déjeuner, nous faisons un tour dans le quartier de l'Etoile; je l'invite à déjeuner et après le repas nous nous dirigeons à l'Hôtel Royal Monceau, résidence de l'officier de liaison, pour présenter l'aumônier à ce dernier et recevoir les instructions pour son incorporation.

Quelques minutes après, s'avance un véhicule, comme ceux que j'avais vu, pour la première fois, à Toulouse, une "jeep" avec un conducteur en civil, qui doit nous conduire jusqu'au campement. Je souligne *jusqu'au campement*, car cela aurait, par la suite, de l'importance. Nous quittons Paris par la Porte de Versailles et j'essaie de repérer l'itinéraire. Nous dépassons Versailles, nous suivons une ligne de chemin de fer et, tout d'un coup, nous tournons à gauche, sous un pont de cette ligne, et nous prenons une route départementale parmi les bois, de toute beauté, dans cette journée de printemps. Au bout de quelques kilomètres, nous nous trouvons devant une grande grille et des murs très hauts; on voit vite qu'il s'agit d'une importante propriété. La sentinelle, avertie de notre arrivée nous laisse entrer.

Aucun signe permet de situer l'endroit où nous nous trouvons; nous suivons un chemin de terre dans les sous bois et tout d'un coup surgit devant nous un superbe bâtiment, un château moderne, de style anglais. C'était le campement.

Je passe sur la réception que nous font nos amis. Etant donné que c'était dimanche après-midi, ils étaient au repos, disséminés dans la propriété. Très vite ils sont autour de l'aumônier qu'ils connaissaient déjà et qui l'aimaient bien.

Nous sommes invités à partager l'ordinaire de leur dîner. Quel menu! Jamais j'oublierai les "chuletas" préparées par un chef professionnel "gudari" à l'occasion; c'était du bétail venant de Californie, congelé. Bref, je rentre à Paris vers minuit.

Le lendemain, lundi matin, l'officier de liaison, m'appelle au téléphone; je me rends compte de suite que, lui, le garçon bien élevé, était de mauvaise humeur. D'abord, il veut confirmer si, effectivement j'ai quitté la "jeep" vers minuit, heure de sa rentrée au garage. Réponse affirmative. Alors l'engueulade commence, il me traite de tout, de léger, d'irresponsable et il me rappelle que l'autorisation d'accompagner l'aumônier, était *jusqu'au campement*.

Ma réponse a été aussi désagréable, en lui disant que je n'étais pas un domestique, mais un collaborateur. En tant que "tuteur" de l'opération, il avait été informé de ma visite, de la petite fête, du dîner et de l'heure de la rentrée de la "jeep" au garage.

Tout est bien qui finit bien; une fois que nous nous sommes expliqués tous les deux, tout est rentré dans l'ordre et nos rapports ont été aussi cordiaux qu'avant.

Nos hommes étaient casernés dans une propriété de la famille Rots child, dans la vallée de la Chevreuse, un endroit de rêve, loin de toute habitation, fort discret, où ils pouvaient s'entraîner en toute tranquillité, équipés avec le luxe de l'armée américaine. Malheureusement, quelques semaines après, vers la mi-juillet, le groupe a été dissous; le Président Roosevelt était mort et la politique du Président Truman avait tout changé. J'ai alors terminé mes rapports avec les américains, qui m'ont donné beaucoup des satisfactions, sous tous points de vue.

Revenons à 1946. Le Lendakari AGIRRE rentre définitivement des USA avec sa famille. Il s'installe à Paris et prend la direction de la Délégation d'Euzkadi à Paris. Je continue à assurer le secrétariat général de la Délégation et le Lendakari m'honore en me nommant son secrétaire particulier.

A partir de ce moment-là, le travail s'accumule sur mon bureau. D'accord avec NICOLAS, je suis déchargé de toute activité en rapport avec les Services, en passant le témoin à un excellent collègue, qui fera la liaison surtout avec les Services français.

Les Services Basques ont travaillé avec les Alliés, non seulement à Iparralde, mais aussi à Hegoalde et même au coeur de l'Espagne franquiste. Les franquistes avaient trouvé une main d'oeuvre bon marché parmi les milliers de prisonniers de l'armée républicaine; condamnés à des longues années de prison, ils les ont embrigadés dans des unités dites "Bataillons de travailleurs", en réalité, des Bataillons disciplinaires. Ces bataillons ont servi pour la construction de nombreux ouvrages, mais nous retiendrons l'activité de deux d'entre eux, l'un en Andalousie et l'autre en Navarre. Les franquistes, avant la fin de la guerre, avaient entrepris la fortification des hauteurs de la baie d'Algésiras, en face de Gibraltar, pour parer ainsi à une éventuelle attaque anglaise. Ces travaux étaient confiés aux Bataillons de travailleurs. Ces unités étaient formées très souvent par des paysans espagnols, illétrés; il y avait parmi eux des basques, qui rapidement surent se faire un chemin dans les bureaux, car eux savaient lire, écrire et même taper à la machine. Ainsi les basques ont pu être au courant de ce qui se passait; bientôt ils ont pu contacter les Services Basques et fournir toute sorte d'informations, plans des travaux des fortifications, etc. Tous ces renseignements ont pu être transmis immédiatement aux anglais.

Dès la fin de la guerre, en 1945, une poussée de fièvre s'empare de l'armée espagnole qui voit des ennemis partout et essaie de se retrancher à l'intérieur de la Péninsule.

Un des premiers buts a été la fortification de la "muga" du Pays Basque, particulièrement dans les cols où l'accès des engins blindés venant de France pouvait se produire.

Ce travail est confié au Génie militaire, qui dispose, comme il a été dit, de la main d'oeuvre "bon marché" des Bataillons de travailleurs.

A nouveau, ici se repète le même scénario d'Andalousie, noyés dans la masse des prisonniers espagnols, quelques basques se faufilent dans les bureaux. Et la liaison se fait rapidement, car nous sommes près du Gipuzkoa, où la Résistance Basque est très active et les Services Basques travaillent bien.

Bientôt commence à arriver, par le courrier du Service, que nous avons appelé à un moment donné "la valise diplomatique", toute sorte d'informations, plans des "blockhaus", plans de feu des différentes installations, travaux conçus pour empêcher l'accès vers le Baztan, dès le col d'Otxondo principalement, une éventuelle invasion des blindés français. Ces travaux ont été appelés, ironiquement "la ligne Gutierrez". Toutes ces informations reçues régulièrement toutes les semaines, était en transmises aux services français. A ce propos, comme anecdote, j'ajouterais que, par les informations reçues nous avions appris que le ciment destiné aux travaux, arrivait à Gaintxurizketa, par le "Topo". Les wagons étaient déchargés à cette gare et les sacs de ciment chargés sur des chars à boeufs les portaient sur les différents chantiers, suivant un chemin qui passait au sud des Trois Couronnes, par le "Castillo del inglés" à Oyartzun, Lesaka et de là vers le col d'Otxondo où se trouvaient les travaux les plus importants.

Mais il y a toujours un "mais"; une partie de ces cargaisons de ciment était détournée à Gaintxurizketa et chargée sur des camions de certains entrepreneurs, qui achetaient le

ciment au prix fort, au "marché noir" aux militaires chargés de la réception des marchandises. Le ciment qui manquait pour le coulage du béton, était remplacé par du sable; la solidité des fortifications, dans ces conditions n'aurait pas beaucoup résisté aux premiers coups de canon. Autant se passait avec la "feraille" destinée à ces travaux. La corruption dans l'armée espagnole à toujours été à l'ordre du jour. Un autre groupe des Services "travaillait" à Madrid avec succès; formé par des garçons fort bien préparés, ils ont réussi à s'introduire dans certains milieux financiers et industriels, pouvant ainsi fournir au Lendakari AGIRRE des informations très précises sur la situation espagnole. A remarquer à ce sujet, un rapport, rédigé par le Directeur Général d'une Banque Basque, une étude complète sur la situation économique du Pays et qui servait au Lendakari dans ses travaux dans cette matière.

Voilà ce que j'ai vécu, pendant quelques années, dans les Services Secrets Basques. Mais comme je vous le disais au début, les Services étaient déployés dans toute la diaspora et tout était centralisé à New York, sous le contrôle direct du Lendakari AGIRRE. J'ai appris, par la suite, l'existence des réseaux, dans le Pays Basque, en Espagne, à Madrid notamment, et en Amérique, depuis les USA jusqu'à la Patagonie, et même en Océanie. Tous en contact avec le Lendakari.

A Buenos Ayres et à New York, nos hommes ont découvert les réseaux espagnols, au service des allemands, camouflés dans des équipages des bateaux navigant entre les ports espagnols et l'Amérique.

Dans la jungle du Panama, entre ce pays et la Colombie, un basque, un peu aventurier était bien introduit avec certaines tribus d'indigènes et avec leur collaboration il a réussi à démasquer des postes de transmission japonais, camouflés dans la jungle et essayant de contrôler les passages du Canal de Panama. En Colombie et au Venezuela, nos hommes ont prêté leur aide et collaboration aux réseaux d'intelligence des Alliés, établis dans ces Pays. Et en Océanie tous ces records ont été battus. L'armée américaine dans sa lutte pour reconquérir, une à une, les différentes îles, avait constaté que ses transmissions codées, étaient déchiffrées par les japonais. Deux Basques, en chacune des îles, intéressés par le problème, s'installent auprès du Service du chiffre américain. Les communications sont rédigées en anglais, nos amis font la traduction en basque et le Service du chiffre fait le nécessaire. Les japonais déchiffrent les messages, mais ils se trouvent devant un langage inconnu pour eux et dont ils ne possédaient pas le "code". A l'arrivée des messages reçus par les américains, les phrases écrites en basque étaient traduites à l'anglais et le tour était bien joué aux japonais.

Voici donc la collaboration des Services Basques, dirigés par le Lendakari AGIRRE, pour contribuer à défendre la Cause de la Liberté, en pensant que cette contribution servirait aussi pour la liberté d'Euzkadi.

Finalement, il ne me reste qu'à rendre hommage à ceux de nos compatriotes, qu'en dehors des Services Officiels, ont collaboré avec les Alliés, notamment en convoyant et en hébergeant des aviateurs alliés.

Ma pensée va particulièrement à ces compatriotes que pour ces activités ont connu les camps de la mort et d'où ils sont rentrés malades pour toujours, tous, aujourd'hui, décédés.

Je finirai en vous remerciant à nouveau de votre attention, en espérant avoir pu collaborer à faire le point sur des activités inconnues par notre peuple.

Milla esker danori. Merci à tous.